

UN VISAGE, DES VISAGES

Installations multimédias de

Nicolas Clauss | Catherine Poncin et Damaris Risch

LA CONDITION PUBLIQUE | Manufacture culturelle à Roubaix



FRÉDÉRIQUE CHAPUIS | Critique et commissaire d'exposition. Elle mène depuis plusieurs années un travail d'étude sur la photographie africaine qui a donné lieu à un ouvrage collectif, *Anthologie de la photographie africaine*, éditions Revue Noire et de l'album *Oumar Ly, portraits de brousse*, Filigranes éditions.

Un visage, des visages : ils surgissent, s'effacent, réapparaissent de nouveau à la surface des écrans vidéo installés dans l'ancien magasin de laine de la Condition Publique de Roubaix : un bâtiment construit en 1904, aujourd'hui réhabilité en manufacture culturelle. Il y a des femmes, des hommes, jeunes et âgés. Ils sont là, dans la pénombre, pour représenter, semble-t-il, des trajets de vie qui se trament dans l'histoire d'un quartier, Le Pile, et d'un territoire métissé, celui des banlieues de France. Il s'agit, ici, non pas d'un travail d'historien, encore moins d'une enquête sociologique, mais d'une proposition artistique.

Peut-on, doit-on se servir de la question de l'exil ou des difficultés à vivre dans les quartiers populaires, se demandent de nombreuses voix. Pour ceux qui se posent la question, la réponse est là, donnée dans une exposition montrant des installations vidéo, l'une de Nicolas Clauss, l'autre de Catherine Poncin et Damaris Risch, qui y ajoutent des photographies et des environnements sonores. Orchestrées par le scénographe Jacky Lautem, ces deux propositions artistiques forment un ensemble : *Un visage, des visages*.

Les deux dispositifs autonomes ne jouent pas la confrontation mais offrent plutôt un parcours. On glisse d'une installation à l'autre en débutant indifféremment par *Ode à neuf voix* de Catherine Poncin et Damaris Risch, ou par *Terres arbitraires* de Nicolas Clauss. Le parcours s'achève ou, selon le sens de la visite, commence par une séquence de neuf portraits photographiques de Catherine Poncin accompagnés de neuf portraits sonores mixés à partir de bribes d'entretiens, composés avec le musicien Jean Kowalski.

Un visage, des visages

Représenter

Le décor est simple, non daté. Les deux univers se distinguent. Enrobé de velours noir mat, pour Nicolas Clauss qui projette le spectateur dans un environnement urbain en noir et blanc. Alors que sur l'autre scène, l'ambiance sombre, légèrement scintillante fait apparaître sur fond d'écran blanc et cadres serrés les neuf invités de Catherine Poncin et Damaris Risch.

Un visage, des visages. Dans cette entreprise humble et spectaculaire à la fois, ni la compassion, ni la violence d'un discours convenu, en un mot le sensationnel - vertu, semble-t-il, essentielle de notre culture de communication -, ne trouvent droit de cité.

Et si représenter, c'est une manière de raconter une histoire, celle-ci se déploie en différentes strates. Tout d'abord, elle se donne à voir et s'offre au plaisir des yeux : ici, des séquences vidéo ralenties, d'un noir et blanc contrasté, ailleurs, des visages d'un hyperréalisme touchant. Ou encore des portraits fixes, que Catherine Poncin a placés sur un fond de tissus collectés dans les archives du musée La Piscine, comme autant d'évocations symboliques rappelant à la fois l'histoire de la cité roubaisienne et les trajets de vie de chacun. Pour Maria, qui souvent dodeline de la tête, un motif doux, tout en arabesque ; pour Moussa, du velours en relief qui n'est pas sans rappeler les salons orientaux ; pour Matthieu, le professionnel de l'environnement, la trame dense d'une toile retournée qui dessine des territoires escarpés...

Mais représenter, ce peut être également faire entendre : le brouhaha de la ville troué par des bribes de discours d'hommes politique ou de militants sur les quartiers populaires et leurs représentations sociales dans *Terres arbitraires*, ou des chansons maladroites dans *Ode à neuf voix*.

Une présence

Enfin, représenter n'est pas illustrer. Ici, on a simplement affaire à de la présence. Ce ne sont pas Zenab, Alice, Maria, Moussa, Agnès, Abderrahim... qui sont là en personne, mais leur présence. Leurs reflets, à la surface des écrans vidéo, disent ce que sont ces corps : des bouches qui parlent, des oreilles qui écoutent, des yeux dans lesquels s'expriment l'attention à ce qui est dit. Quand Catherine Poncin et Damaris Risch coupent le son des bandes vidéo enregistrées avec les neuf habitants du quartier du Pile, ou que les jeunes rencontrés par Nicolas Clauss dans les « banlieues » fixent sans mot dire une minuscule caméra posée sur un pied, alors le silence déborde de signes. Autant de clignements d'yeux, de gestes, de soupirs, de sourires, qui provoquent un léger trouble chez le spectateur.

On pourrait s'interroger : n'y aurait-il pas un choix esthétique suspect à couper la parole de ceux qui sont conviés à venir s'exposer aux regards ? C'est pourtant un tout autre parti pris qui anime ces plans : dans un visage camouflé par une capuche, dans un éclat de rire gêné, dans un mouvement qui s'échappe du cadre, il y a d'abord une pensée en action, une pensée qui voudrait dire, qui cherche, et nous oblige, dans cette contemplation, à la réflexion.

Ainsi donc, la syntaxe visuelle - bien qu'elle se combine différemment chez les trois artistes - convie le spectateur à se glisser « entre », entre les mots, les sons, les images, et percevoir l'autre à la fois étrangement semblable et diablement singulier. La fragilité des uns, la violence sourde ou bien encore l'innocence ou le désir de vivre des autres.

Communauté fictive

Qui sont ces hôtes de passage, aujourd'hui rassemblés en une communauté fictive, sous la voûte du magasin de laine de la Condition Publique ?

Nicolas Clauss, muni d'une modeste caméra, s'est égaré, de Roubaix à Marseille en passant par Évry, dans quelques-unes des sept cent cinquante et une Zones Urbaines Sensibles désignées par l'État, pour aller à la rencontre des hommes, rien que des jeunes hommes. Il y a croisé des étudiants, des jeunes en dehors du système, des pères de famille, des dealers. Quelques deux cent cinquante personnes à qui il a demandé de regarder la caméra en face tout en mimant silencieusement des expressions qui seraient conformes aux stéréotypes de la banlieue exploités par les médias. Les regards menaçants, les visages fermés ont vite cédé la place aux éclats de rire. Mais dans ce dispositif, une fois encore, l'image ne va jamais seule, des nappes sonores cadencent les apparitions semi-aléatoires des vingt-huit écrans. Et lorsque des bribes de discours politiques haineux, stigmatisant ou stupides, se font soudain entendre, on en perçoit immédiatement la tessiture télévisuelle ou le ton radiophonique. On a affaire, sans nul doute

possible, à un paysage sonore médiatique qui fait force de loi, de repère historique. L'écart tragique entre les mots et ces visages, jouant la comédie pour la caméra, se creuse. Comme si, brutalement, il y avait hiatus entre l'image et la légende (ici le son), qui laisse filtrer la réalité, celle qu'on ne regarde pas dans les yeux. Tous ces visages semblent nous demander : « Pourquoi je vis là, et pas ailleurs ? pourquoi ça s'appelle Z.U.S. ? pourquoi je suis visible et me contrôle-t-on sans arrêt ? pourquoi je suis sensible ? pourquoi ? pourquoi ?... » Rien n'est plus arbitraire, répond Nicolas Clauss. C'est bien là toute la puissance de son dispositif.

Approcher l'intime

C'est aussi au hasard d'un vagabondage dans le quartier du Pile, lors d'une résidence à la Manufacture culturelle effectuée par Catherine Poncin et Damaris Risch cette année, qu'elles rencontrent les participants d'une *Ode à neuf voix*. Confessant toutes deux un intérêt éthique et personnel pour les peuples migrants et le thème de la multi-culturalité, le bien nommé dans un quartier qui compte une soixantaine de nationalités, elles explorent la manière dont l'histoire personnelle se dilue et se mêle à l'histoire collective, comment elle tisse ses fils avec le passé et le présent de chacun. Le goût d'un sandwich aux saveurs orientales pour Moussa, qui a repris, juste en face de la Condition Publique, le bistrot du père qui servait l'alcool de genièvre aux ouvriers avant que les usines ne ferment. Un accent du Nord coloré de sonorités de Guinée chez la jeune Zenab.

Un visage, des visages

Ou encore Willia, ancienne employée de Phildar, qui tricote et détricote un paletot imaginaire à l'écran, avant de chanter à pleine voix « *Non, rien de rien, non je ne regrette rien, ni le bien, ni le mal...* » De toutes ces rencontres sont extraits des fragments authentiques, des instants intenses, qui vont aller se fondre dans le dispositif vidéo et dans les portraits proposés par Catherine Poncin.

Comme à son habitude, cette artiste travaille avec des documents d'archives, ici des échantillons de tissu à motifs. Une manière d'apposer en exergue un détail lui permettant de recréer un lien intuitif avec le parcours intime de son modèle, confessant dans un même mouvement son impuissance à capter l'Autre dans sa globalité. Quant à Damaris Risch, elle pratique un art de la rencontre impromptue. Par exemple, pour *Bienvenus à la maison*, réalisé entre 2004 et 2006, elle s'est invitée à travers la France à la table d'inconnus pour y réaliser des portraits de famille.

Ainsi, en refusant la belle photographie au profit d'une image de faible définition, ces deux artistes laissent-elles affleurer entre les lignes vidéo et le point photo la fragilité d'un grain de peau, une imperceptible vibration et prennent ainsi définitivement leur distance avec un monde indexé sur le simulacre, la fiction, pour ausculter l'infime.

Un art du banal en somme, qui refuse l'emphase, la monumentalité - photographies et moniteurs sont ici de modestes formats - pour contrer le « trop » - d'images, de techniques, de vitesse - en se rapprochant au plus près des êtres et de leurs tragédies intimes.

Alors, si face à une image, comme dit le théoricien Abraham A. Moles¹, le rendement documentaire est extrêmement faible, comment, dès lors, une image « pauvre » acquiert-elle un sens ?

La question se pose dans *Un visage, des visages* puisque le choix des artistes est de représenter mais en même temps d'abstraire - la parole, la netteté photographique, la couleur en passant au noir et blanc comme le fait Nicolas Clauss - pour réduire la réalité du monde à des signes intelligibles. Pour être efficace et ne pas tomber dans le schématisme, la mise en espace est soutenue par des logiques particulières : le choix de la linéarité et du face-à-face pour *Ode à neuf voix*, alors que c'est dans une immersion sonore et visuelle que nous plonge *Terres arbitraires*.

Mais un dispositif suffirait-il, si la désignation du sujet, « voilà de quoi je veux parler », n'était pas clairement énoncée. Il l'est par des cadrages épurés, des fonds neutres, une luminosité étalonnée ; une distance réfléchie. Dans ce recours à des formes concentrées, humbles, d'une réelle exigence éthique, ces fragments rassemblés sont une réponse au monde des images sur le terrain même des images, mettant définitivement hors champ ce qui aurait pu se transformer en document humaniste ou social.

Un expressionnisme à l'œuvre, selon la formule d'Abraham A. Moles, c'est-à-dire un effort conscient pour qu'une image exprime le réel mieux que le réel lui-même.

Un art de l'anti-spectaculaire

L'image anti-spectaculaire s'est imposée dans l'histoire de l'art dans les années quatre-vingt-dix comme alternative au règne sans partage des images. La neutralité que s'impose une certaine forme d'œuvre que l'on classerait dans l'esthétique documentaire est indissociable d'une promesse qui fonde sa nature utopique. Selon cette logique, ces images sont précisément nulle part (u-topique), comme le rappelle Michel Poivert², elles refusent l'autorité que le message exerce sur l'image. Paradoxalement, en usant des outils multimédia au service du règne absolu du tout visuel, Nicolas Clauss déconstruit et reformule une proposition éminemment visuelle, théâtrale. Le spectateur est invité à un investissement de l'imaginaire et de l'émotion. Son acte de participation œuvre : il prête de la vie aux visages sur les écrans. C'est l'affaire de l'art, c'est-à-dire un travail, une réflexion, un regard sur le monde, une sensibilité, une fantaisie, qui donnera une forme singulière capable de dire ce qui appartient à tous : une Image. « Ce que nous voyons ne vaut - ne vit - à nos yeux que par ce qui nous regarde³ ».

Construire un propos iconique, c'est transformer les êtres, les sons, les objets pour un partage de l'altérité : il y a des hommes, des femmes qui viennent d'ailleurs, qu'ils vivent ou ne vivent pas dans le même quartier que nous... Cette attention à l'autre nous est offerte dans cette exposition particulièrement soucieuse de la place du spectateur ; en tissant

des fils mystérieux entre les membres de cette communauté fictive, ils nous en rapprochent tout en redonnant à ces visages leur distance et leur énigme. Accents, langages, couleurs de cheveux, sourires, grimaces recomposent un seul et unique grand corps. Commun. Cacophonique. Utopique.

1. Abraham A. Moles, *L'Image, communication fonctionnelle*, Casterman, 1981.
2. Michel Poivert, *La Photographie contemporaine*, Flammarion, 2010.
3. Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, éditions de Minuit, 1995.

Ode à neuf voix

Installation multimédia de Catherine Poncin et Damaris Risch

Photographies de Catherine Poncin

représentée par la galerie Les Filles du Calvaire - Paris / L'Appartement 22 - Rabat

Production La Condition Publique

Avec la collaboration de :

Sarah Zaanoun, *montage vidéo*

Etienne Landon, *programmeur*

Jean Kowalski, *composition musicale*, Studio Eugénie Aka, Liège, Belgique

Jacky Lautem, *scénographie*

Gonzalo, Laboratoire photographique Cyclope, Paris

Et la participation de :

Agnès Bemowski

Willia Bourdrel

Alice Covaci

Maria Da Silva

Isabelle Dupont

Moussa Gacem

Zenab Mara

Abderrahim Ouabou

Matthieu Vincent

CATHERINE PONCIN | née en France. Vit et travaille à Montreuil - Seine-Saint-Denis. Ses travaux s'inscrivent dans le champ de la photographie contemporaine. Elle s'empare d'images anonymes issues d'albums de famille, de fonds d'archives patrimoniaux de musées ou de presse, de bases de données numériques diverses. Ses pièces tissées entre passé et présent créent de nouveaux corps fictionnels. Ils sont pour la plupart réalisés sous la forme de photographies, de séries séquentielles composées en diptyques ou triptyques, mais aussi de créations vidéo, créations sonores et installations. Elle travaille, expose, répond à des « cartes blanches » en France et à l'étranger.

www.fillesducalvaire.com

DAMARIS RISCH | Née en 1971, elle vit et travaille entre la Belgique et la France. Après des études de photographie à l'Institut des Beaux-Arts Saint-Luc à Liège, elle est en 1996 lauréate du Prix des Jeunes Créateurs aux Rencontres Internationales de la Photographie à Arles. En 2006, elle est lauréate de la Bourse Fiacre (France). Elle a enseigné la photographie et le langage de l'image à l'université de Reims Champagne-Ardenne et animé différents stages et ateliers en région de nombreuses années. Aujourd'hui elle se consacre à ses projets et anime des stages à Bruxelles et à l'étranger.

www.damarisrisch.com

Ode à neuf voix

Damaris Risch

☞ *Ode à neuf voix* s'inscrit dans le prolongement de mon travail qui interroge l'identité, la recherche de Soi et de l'Autre, la question du « vivre ensemble » dans cet aller-retour permanent entre le « un » qui considère tous les autres et ces autres qui scrutent le « un ».

☞ Ce choix de dissocier le son, l'image fixe, le mouvement veut témoigner de la complexité de la construction de l'individu, de la fragmentation de l'être.

☞ Je vis ma multiculturalité franco-belgo-ukraino-polonaise comme une coexistence parfois conflictuelle, parfois complémentaire. Où est la marge, où est le centre ? C'est un long chemin de concilier tout ça, de parvenir à se vivre comme « un », puis à vivre ensemble avec les autres.

☞ L'installation *Ode à neuf voix* évoque le corps éclaté, veut faire ressentir physiquement cette division, et en même temps que cette addition de fragments recompose un grand corps collectif.

☞ Dans l'installation se trouvent l'image de la personne, son chant, sa présence, son absence, sa solitude, sa mémoire, son regard sur l'autre et la très belle idée de Catherine Poncin de réunir, de saisir tout cela dans la trame de tissus, l'emblème de Roubaix patrimoine roubaisien.

☞ Nous avons cherché à faire sentir la particularité de chacun pour arriver à un corps utopique, avec des gens de tous âges, plus de femmes que d'hommes, pour témoigner de la diversité de l'humanité, des forces, des fragilités, du rayonnement des êtres.

☞ Les vidéos sont muettes exceptées pour la partie chantée. On les regarde parler sans les entendre. Ce parti pris permet une exploration intime des visages, pointe la rencontre partielle, fragmentée. Le chant arrive comme un jaillissement, surprend et rassemble.

☞ Les portraits sonores sont construits à partir d'une interview d'une heure,

dont Catherine Poncin et moi-même avons extrait vingt minutes que nous avons confiées au musicien Jean Kowalski. Nous nous sommes entendus sur une liste de mots et de sons à exploiter pour créer un rythme, une danse des mots, qui témoignent à la fois de l'histoire et de la personnalité de chacun, de ses origines, mais aussi de son aura, de son énergie, de sa couleur intérieure, de sa musicalité, telles que nous les percevons. C'est une forme hybride, très musicale.

☞ Ce projet a été mené par une équipe dispersée dans l'espace : Catherine Poncin à Paris, aux États-Unis, au Maroc, Jean Kowalski à Liège, Sarah Zaanoun à Paris et à Tunis, Jacky Lautem et Étienne Landon à Lille et moi-même à Bruxelles. Les allers-retours, les changements de territoires, cette difficulté à être ensemble, à croiser les regards, à travailler avec des modi operandi très différents..., ces réalités vécues nourrissent l'œuvre.

pp. 22 à 25 : Capture d'images issues du tournage vidéo réalisées par Damaris Risch. Elles témoignent du seul moment sonore de ces vidéos : quand l'interviewé entonne une chanson de son choix.

Ode à neuf voix

Catherine Poncin

Les visages sont de fabuleux paysages,
les toiles de vastes territoires. J'ai tissé pour
laisser apparaître au travers des trames
la singularité des êtres, le souffle de leur voix.

Broder l'évasion de mémoires,
sur la trame d'un présent retenu.

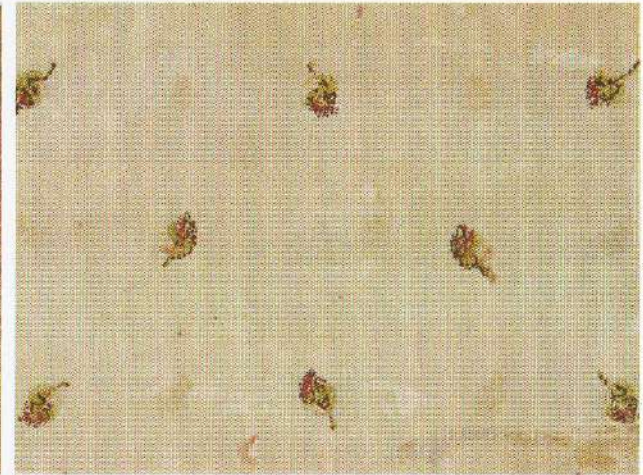
Je ne m'intéresse pas tant à la façon
dont les gens bougent qu'à ce qui
les remue profondément.



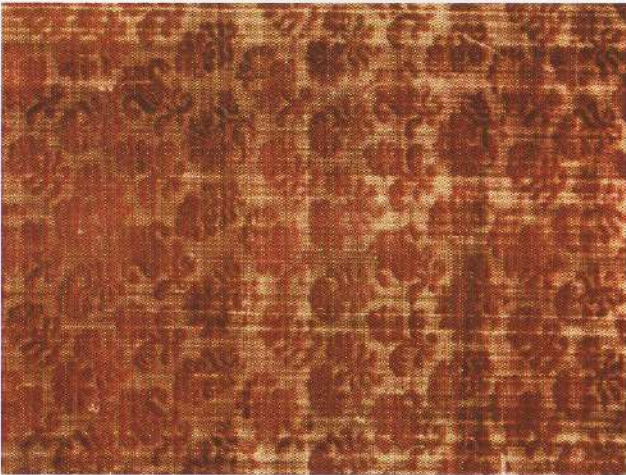
Je vois ici des motifs italiens sur lesquels j'ai précédemment travaillé lors d'une carte blanche que m'a confiée la faïencerie de Gien.



Ce tissu retourné sur l'envers m'évoque le relief terrestre, les rivières, toutes sortes de traces végétales et animales.



Pour Alice, j'ai trouvé un tissu léger avec des petites broderies de fleurs et de feuilles qui s'envolent et m'évoquent sa voix d'enfant. J'ai tourné le tissu sur l'envers qui révèle le parcours souterrain et profond des fils.



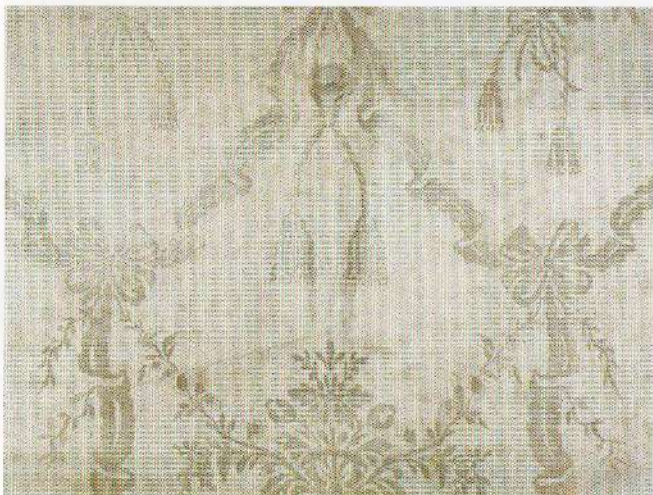
Pour Abderrahim, j'ai choisi un tissu tramé, velouté, aux motifs récurrents qui m'évoquent le Maroc.



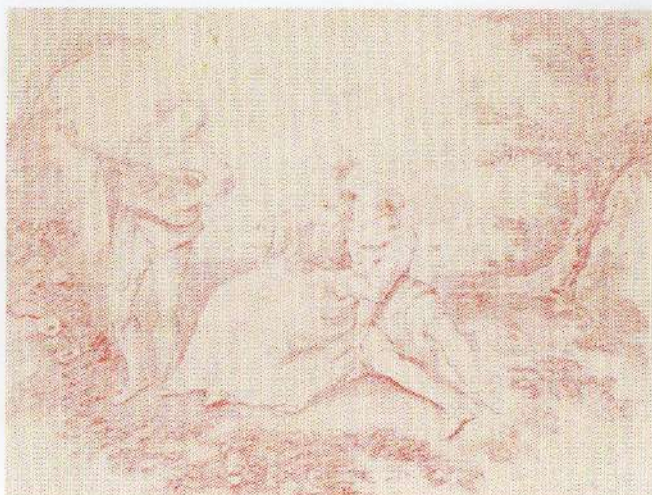
Agnès a chanté les yeux fermés une chanson populaire polonaise qu'elle est allée chercher au fond d'elle, avec un mouvement de rotation du visage et en créant un tourbillon de mémoire, que j'ai eu le sentiment de retrouver dans ce motif de rose ancienne avec ce petit cerf qui s'échappe.



Ce tissu satiné me rappelle les banquettes tapissées des salons maghrébins où j'ai été reçue et sur lesquels j'ai pu me prélasser lors de mes voyages.



’ Le tissu satiné avec des rubans enlacés que j’ai sélectionné pour Willia évoque notre première rencontre pour laquelle elle s’était apprêtée, coiffée, maquillée et portait les boucles d’oreilles que son mari lui avait offertes pour leur anniversaire de mariage.



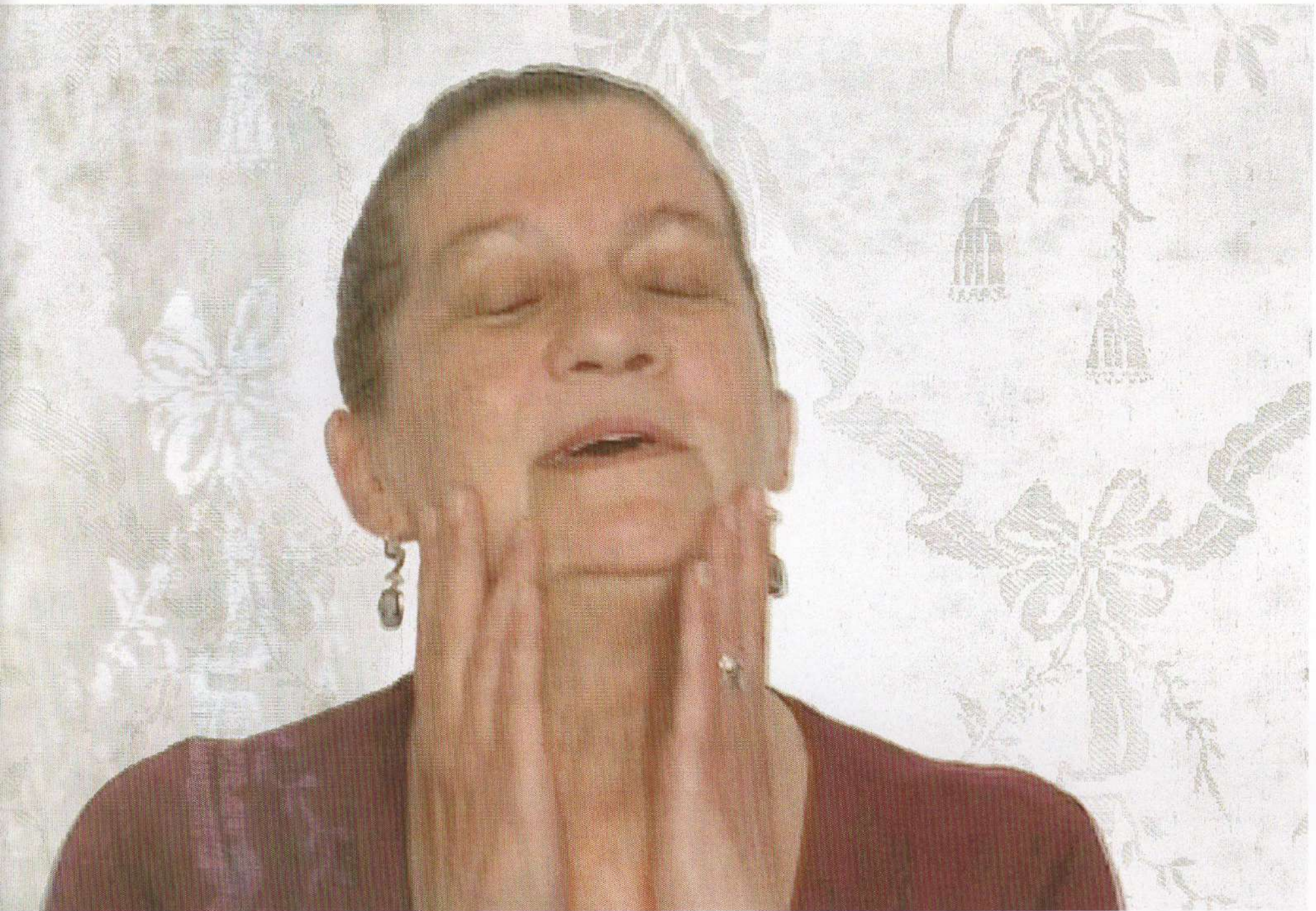
’ Pour Maria qui a chanté une petite ritournelle en portugais, j’ai sélectionné une gracieuse saynète en toile de Jouy.



’ Ce tissu m’évoque le chemin que parcouraient les fleurs de coton qui arrivaient des plantations africaines.

L'exposition présente neuf photographies de Catherine Poncin réalisées à partir de captations d'images vidéo et enrichies d'incrustations de tissus, sélectionnés à partir du fonds patrimonial de la tissuthèque du musée La Piscine à Roubaix.

Photographies couleur sous diasec mat,
tirage numérique Prestige - format 70 x 100 à 106 cm



Remerciements :

Pour TERRES ARBITRAIRES

Les habitants du quartier du Pile &
du quartier des Trois Ponts

Centre Social des Trois Ponts

Saïd Nedjimi, *animateur insertion lutte contre les inégalités*

Hervé de L'association So street

La Compagnie D. Street

Mehmet Arikan de l'association TRIBU

Le club prévention Horizon 9 de Roubaix

Salim et la famille Gacem

Samir, chanteur du groupe Tamasha Roots

Mickaël, bénévole de la Condition Publique

Étienne, stagiaire technicien de la Condition Publique

Xavier Thomas de Radio Grenouille, Marseille

Adelaide Agosta, Laydine Hamadi, Saïd Bahij, Ruben Djangoué,

Samy Moqtassid et Anne-Marie Tagawa

Pour ODE À NEUF VOIX

Les participants au projet et à la réalisation
ainsi que les habitants qui nous ont accueillis
dans le quartier du Pile

Archives municipales, Chérif Ghoul

La Piscine - musée d'art et d'industrie André Diligent

Bruno Gaudichon, *conservateur en chef*

Norah Mokrani, *responsable de la tissuthèque*

La Ville de Roubaix

La Galerie les Filles du Calvaire - Paris

Photomaton®



La Condition Publique est un établissement public de Coopération Culturelle dont les membres sont Lille Métropole Communauté Urbaine, la Région Nord - Pas de Calais et la Ville de Roubaix. Elle bénéficie également du soutien du Conseil général du Nord.
Licences : 1-103 8693, 2-1039784, 3-1038694 • Siret : 507 971 554 00013



